

**PROCELIANDE**

EN DEUX JOURNÉES



# GUIDE DU TOURISTE

A LA

## FORÊT DE PAIMPONT

(ILLB-BT-VILAINE)

Par D. B.



**RENNES**

TYPOGRAPHIE ALPHONSE LEROY FILS, RUE LOUIS-PHILIPPE.

1868

## PRÉAMBULE

---

Ce petit volume renferme la monographie, archéologique et artistique, d'un des cantons de la Bretagne le moins visités, et qui mérite cependant de l'être. Notre but, en l'écrivant, a été uniquement d'être utile à cette classe de touristes, — grâce à Dieu de jour en jour plus nombreuse, — qui, avant de visiter l'Allemagne, la Suisse ou l'Italie, croit bon de connaître la France. Les savants et complets itinéraires de M. Joanne ont, sous ce rapport, rendu à ces voyageurs les plus signalés services : mais, quoique consciencieusement élaborés, ces guides, dont nous ne parlons d'ailleurs que pour leur rendre hommage, n'ont pu embrasser beaucoup de détails locaux, et les ont nécessairement laissés dans l'ombre. C'est affaire aux habitants de mettre en lumière les curiosités de leur pays, et c'est malheureusement une tâche que jusqu'ici ils ont assez mal remplie. Aussi, dans cet opuscule, avons-nous eu toujours présente à la pensée cette réflexion du même M. Joanne (*Itin. de la Bretagne*, préface) :

« Les provinciaux ne font rien pour attirer les étrangers chez eux ou les intéresser à leur pays. »

Nous partageons complètement ce sentiment, sans rechercher d'ailleurs, — de peur de nous faire un mauvais parti, — s'il n'y aurait pas bon nombre de provinciaux pouvant employer leurs loisirs à attirer l'attention publique sur les monuments historiques ou les sites peu connus de leur localité. Peu importe, suivant nous, la forme littéraire, pourvu toutefois qu'elle soit capable d'inspirer aux lecteurs, nous le répétons, le désir de connaître leur France aussi bien ou mieux que l'étranger.

Nos paysages bretons sont assurément modestes ; nous n'avons pas la prétention, aussi insensée que ridicule, d'établir un parallèle entre leurs horizons fuyants, leurs lignes plates et trop souvent uniformes, et les splendeurs écrasantes des Alpes et des Pyrénées. Quoiqu'on nous ait attribué cette dose exorbitante d'orgueil ignare, nous ne poussons pas le patriotisme de clocher jusqu'à comparer un rat à un éléphant. Mais en descendant du sublime, et après avoir fait à celui-ci la part d'admiration qui le met hors de tout concours, ne trouve-t-on pas le doux, l'humble, le petit ? et parmi ces paysages d'un ordre infiniment inférieur, n'en est-il pas d'injustement préconisés au détriment de frères moins heureux ? Certes, bien des cantons, bien des régions de la France ont le pas sur la Bretagne, sous le rapport de la grandeur des aspects : les contrées montagneuses du bassin du Rhône, des Vosges et de l'Auvergne, les terrains accidentés du Languedoc, du Limousin, de la Normandie même, ont plus d'imprévu, de mouvement et de couleur : comment

ne pas le reconnaître? On voit que nous nous faisons la part petite; mais ainsi restreinte nous la croyons à peu près juste; il n'en est pas moins vrai que comme grâce, comme fraîcheur tempérée d'une sauvage mélancolie, les paysages de la presqu'île bretonne n'ont rien à envier à ceux de ses voisins, la Normandie, le Maine, le Poitou. Nous osons même dire qu'en ce qui concerne le petit coin de Bretagne qui nous occupe, il nous paraît soutenir parfaitement la comparaison avec quelques-uns des sites si vantés de Fontainebleau. Seulement Fontainebleau, Compiègne, ont l'inappréciable avantage d'être à quelques heures du grand créateur de toutes les réputations, Paris. Tout le monde afflue dans les localités que Paris a décrété belles, et personne, ne se détournant de sa route, ne s'avise de soupçonner qu'ailleurs il y ait aussi bien ou mieux.

Nous abusons-nous? Que le lecteur pardonne à notre excès de patriotisme, ou ne le blâme du moins qu'après avoir porté par lui-même un jugement impartial. Nous croyons qu'après avoir vu les forges de Paimpont, Comper, les panoramas des hauteurs de Baranton, de Beauvais et de Saint-Barthélemy, les vallons encaissés et ombreux du Val-sans-Retour et de Lorgerie, le peintre, le poète, le rêveur ne regretteront pas l'emploi de leur temps et de leur journée.

Touriste, ne demandez à un pays que ce qu'il peut vous donner. Les glaciers sont une belle chose, très-belle surtout à considérer d'en bas; car on y va, c'est vrai,

mais on n'y reste guère, et l'on n'en revient pas toujours. Les volcans sont une belle chose aussi; éblouissante est la vue que l'on a du cratère de l'Etna ou du Vésuve; mais on ne peut pas y rester longtemps non plus, et ces promenades, un peu comme toutes les ascensions, se font surtout pour qu'on puisse dire : « J'y suis allé, » et rapporter un nom de plus sur un bâton de bois blanc. Il faut donc bien en revenir à la plaine. Or il y a plaine et plaine, et bien que la Bretagne soit relativement et sans contredit un pays plat, elle l'est moins, encore une fois, que la Beauce, la vallée de la basse Loire ou le nord de la France.

Au surplus, nous croyons réunir toutes les opinions en disant que la beauté absolue d'une contrée ne dépend en aucune façon de son élévation au-dessus de l'Océan. Pour l'artiste, tout se résume en deux choses : la ligne et la couleur. Là où, dans leur perfection, ces deux choses existent ensemble, ou même séparément, là aussi le dessinateur, le peintre, le poète aura trouvé son idéal; car nos lecteurs, sans doute, n'ont pas besoin que nous leur rappelions l'*ut pictura poesis*, ni que nous leur fassions remarquer, après tant d'autres, l'étroit et mystérieux lien en vertu duquel le beau physique éveille promptement l'idée du beau intellectuel. En nous plaçant à ce point de vue, il nous semble que bon nombre de paysages en Bretagne, et ceux de la forêt de Paimpont en particulier, remplissent la double condition de ligne et de couleur que nous venons d'indiquer. On l'aimera en la parcou-

rant, la vieille forêt, avec ses étangs limpides, sur lesquels s'étend le soir une brume transparente; avec sa ceinture de landes solitaires, roses sous les feux du couchant, étincelantes de perles au lever d'un beau jour; avec ses mamelons pierreux, ses ravins profonds et tranquilles; tout cet ensemble enfin duquel se dégage un sentiment indéfinissable d'isolement et de liberté, une rêverie douce qui calme l'âme, qui lui fait parfois oublier, pour un instant, les rudes préoccupations du présent, les déceptions du passé, les inquiétudes de l'avenir.

Mais nous craignons d'empiéter ici sur le domaine de chaque visiteur, et de mettre nos impressions personnelles à la place des siennes. Nous concluons donc en répétant aux hommes d'art et de pensée : « Venez et jugez. »

Deux mots encore à l'adresse d'une autre classe de lecteurs voués aussi à un ordre de connaissances toutes spéciales : nous voulons parler des archéologues. Ils trouveront dans Brocéliande matière à leurs études habituelles. Les châteaux qui avoisinent la forêt, l'église de Paimpont et plusieurs autres du voisinage, les ruines d'origine inconnue, les fontaines sacrées (Jouvence et Baranton) provoqueront sans doute leur curiosité. Mais qu'ils ne s'attendent pas à recueillir, de la bouche des paysans, des contes ou des légendes. Le paysan de l'Ouest, en devenant sceptique comme à peu près tous ses confrères, — ce dont nous sommes loin d'ailleurs de

nous plaindre, pourvu que ce scepticisme ne les porte pas à détruire sans raison ni profit, — le paysan de l'Ouest, disons-nous, a oublié les contes de fées et les histoires de sorciers dont sa mère le berçait jadis. Il est fort surpris qu'on vienne de loin voir le tombeau ou la fontaine d'un certain Merlin, « qui vivait, dit-il, il y a » peut-être bien quatre cents ans ! » Et il vous demande ce qu'a fait ce Merlin ; — question à laquelle MM. les archéologues se feront sans doute un plaisir de répondre.

Enfin, pour les hommes que leurs occupations, leurs tendances portent à l'étude des questions pratiques, il ne serait peut-être pas sans intérêt de visiter une localité qui peut, au point de vue industriel, présenter certaines ressources, puisqu'elle était, naguère encore, le siège de diverses industries modestes, mais prospères. Les forges de Paimpont étaient, il y a peu d'années, un centre d'activité dans ce pays un peu perdu ; elles sont aujourd'hui fermées, les derniers traités de commerce, avec l'Angleterre surtout, ne permettant pas à leurs produits de soutenir une concurrence désastreuse. Ces vastes constructions, situées sur un bon cours d'eau, quoique démunies de leurs appareils, pourraient cependant être utilisées et animer de nouveau ce site salubre et pittoresque.

En outre des forges, et sans parler des sabotiers, des charbonniers, des bûcherons, que toutes les forêts entretiennent, il existait une cirerie à Beauvais, une blanchisserie de toiles au Canée, une papeterie et des clouteries à la Ville-Danet ; toutes ces humbles industries, en

peu d'années, se sont déplorablement éteintes, nous serions en peine de dire pourquoi. Là, sans doute, comme sur bien d'autres points de la France, l'esprit d'association fait défaut, et qu'en résulte-t-il? Que mille ressources locales gisent inexploitées; mille petits capitaux, fructueusement mis en commun, hésitent et ne voient de sécurité que dans une pusillanimité égoïste. Cependant le grand nombre des cours d'eau, la plupart propres à être utilisés, qui descendent de la forêt; l'augmentation progressive de la superficie de ces bois (car, là comme partout, on commence à reboiser les terrains incultes); les communications faciles ouvertes de tous côtés, notamment avec le chemin de fer de Rennes à Brest, qui passe à 25 ou 30 kilomètres; tout cela nous paraît constituer, pour ce canton, les éléments d'une renaissance que nous appelons de nos vœux et que nous ne pouvons nous empêcher de croire prochaine. Dans tous les cas, nous en croyons la possibilité digne d'être examinée par les hommes spéciaux.

Ce travail est distribué en cinq parties :

1° Description générale de la forêt de Paimpont;

2° Son histoire;

3° Un itinéraire intitulé *Brocéliande en deux journées*, itinéraire qui indiquera au touriste tous les points principaux de la forêt, de façon à lui épargner un chemin et des fatigues inutiles;

4° Une notice des localités voisines non comprises dans l'itinéraire, mais qui peuvent mériter d'être visitées;



5° Un index bibliographique des ouvrages qui se rapportent à notre sujet.

Une carte topographique (au 80,000<sup>e</sup>), d'après celle de l'Etat-Major, complétera l'ouvrage.



# PARTIE I.

## FORÊT DE PAIMPONT. — DESCRIPTION GÉNÉRALE.

Sur les limites des deux départements du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine, s'étend une vaste forêt, débris d'une autre plus vaste encore, qui couvrait, il y a quinze ou vingt siècles, toute la partie centrale de la péninsule bretonne. Cette forêt antique, jadis célèbre dans les légendes et les romans sous le nom de Brécilien ou Brocéliande, s'est scindée en huit ou dix lambeaux, qui ont pris les noms de forêts de Lorge, de Quénécan, de Lou-déac, de Boquien, de la Hardouinaye, de la Nouée, et enfin de Paimpont : cette dernière, héritière directe des souvenirs de Brécilien, et de beaucoup la plus importante et la plus étendue, est l'objet spécial de cette étude.

La forêt de Paimpont, dont la superficie est de plus de six mille hectares, s'avance vers l'est, à environ trois myriamètres de Rennes et un de Montfort-sur-Meu, sur les communes de Saint-Malon, Saint-Péran et Plélan, et s'enfonce à l'ouest, en forme de coin ou de museau, dans le territoire du Morbihan, où elle confine aux communes de Concoret, Mauron, Tréhorenteuc, Campénéac et Beignon : elle-même est en grande partie comprise dans la commune de Paimpont, qui dépend de l'Ille-et-laine. — Elle se divise en deux parties bien distinctes, qui tirent leur nom de la nature même des lieux et de leur situation

respective : ces deux parties forment ce qu'on appelle la *haute* et la *basse forêt*.

La *haute forêt* est la plus occidentale : elle occupe un plateau élevé, de forme triangulaire, dont les angles regardent le nord, le sud-ouest et le sud-est, et qui se termine de tous côtés en pentes longues, généralement incultes et revêtues de bruyères. Des ruisseaux en découlent et vont, affluents du Meu ou de l'Oust, rejoindre la Vilaine. Le point culminant du plateau, à peu près au centre de la haute forêt, atteint 255 mètres au-dessus de l'Océan : c'est l'un des points les plus élevés de l'Ille-et-Vilaine, et même de la Bretagne, la petite chaîne du Mené exceptée.

La *basse forêt*, à l'orient de la haute, et d'une étendue à peu près égale à celle-ci, est d'une altitude inférieure à la précédente d'une centaine de mètres en moyenne : elle renferme de nombreux étangs (de Paimpont, des Forges, du Pas-du-Houx, de Comper, etc.), et est d'un abord moins abrupt que sa sœur ; elle est aussi plus entrecoupée d'habitations et de clairières. C'est elle qui recouvre une portion des territoires de Plélan et de Saint-Péran, non compris, bien entendu, celui de Paimpont.

Le bourg ou village de ce nom est placé entre les deux forêts, par 151 mètres d'altitude, sur le bord d'un bel étang, à 41 kilomètres de Rennes, 13 de Mauron, 25 de Montfort et 22 environ de Ploërmel. De bonnes routes mettent Paimpont en communication avec tous ces points. La population (commune entière) est de 3,387 habitants. Les deux forêts, la haute et la basse, se joignent par le sud, à 3 ou 4 kilomètres de Paimpont : c'est là que sont situées les forges. (V. le préambule et l'itinéraire.)

Presque toute la superficie de la forêt est en taillis. On trouve cependant quelques futaies, mais jeunes, du côté de Saint-Malon, de Saint-Péran et des Forges. Les essences sont celles de

tout l'Ouest : chênes, châtaigniers, hêtres, bouleaux, frênes, etc., et surtout, depuis une époque relativement récente, le pin maritime. La forêt est la propriété d'une société désignée sous la raison sociale Sellières et Cie, qui en afferme les coupes, la pêche des étangs et y permet la chasse. Celle-ci est productive ; les sangliers, les chevreuils, les renards sont nombreux ; il y a aussi du loup, mais moins que l'étendue de ces bois ne le ferait supposer.

Dans la partie centrale, autour de Paimpont, les deux forêts sont séparées soit par des terrains cultivés, soit par des landes, que les propriétaires, depuis quelques années, reboisent avec succès en y semant des pins. Il en est de même pour une partie des bruyères qui ceignent la haute forêt au nord et à l'ouest, de la Ville-Danet à Tréhorenteuc. (Voy. la carte.)

La forêt de Paimpont, comme on peut le voir à la simple inspection de la carte, est bien percée de plusieurs grandes *traverses* ou *lignes* généralement parallèles ou perpendiculaires entre elles. Ces *lignes* permettent soit de la traverser, soit de la contourner facilement. Cependant, nous croyons superflu de rappeler au vrai touriste que, pour visiter tous les points intéressants, on ne peut être qu'à pied ou à cheval. Les lignes sont carrossables, sans doute ; mais s'astreindre à les suivre serait aussi fastidieux que ridicule, car les parties les plus saillantes de cette petite exploration restent complètement en dehors de ces lignes, et, en suivant celles-ci, on serait obligé de rebattre vingt fois ses voies. Nous engageons donc le lecteur à se fier à à notre Itinéraire (*Brocéliande en deux journées*), qui lui permettra de voir en deux jours de marche, l'un de 21 kilomètres, l'autre de 32, tout ce que la forêt de Paimpont peut lui offrir d'intéressant.

(Pour les moyens de communication, logements, etc., voir l'*Itinéraire*.)

## PARTIE II.

---

### BROCÉLIANDE. — PRÉCIS HISTORIQUE.

---

Nous avons dit (page 5) que la presqu'île armoricaine, aujourd'hui encore si verdoyante, si boisée, n'était dans sa partie centrale, il y a quinze cents ou deux mille ans, qu'une immense forêt. A ce sujet il ne saurait y avoir de doutes; les documents abondent. Cette espèce de jungle, dont la végétation indomptée devait singulièrement ressembler, — moins la puissance du climat, — aux ténébreuses horreurs de l'Inde ou de l'Amérique en ce genre, ne s'est éclairci, peuplé, civilisé enfin (et avec quelle lenteur!) que du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Dans les temps reculés, il dut être le sanctuaire des superstitions druidiques. Sans doute les voies militaires des Romains sillonnèrent, d'une façon incomplète, cette mer de verdure qui devait, croyons-nous, s'étendre des limites actuelles du Finistère jusqu'aux bords de la Vilaine. Sans doute le pas des légions éveilla plus d'une fois ces retentissants échos et, dans les nombreuses révoltes de la Gaule occidentale contre la domination romaine, les solitudes de la forêt sacrée durent être le théâtre de bien des luttes dont les historiens antiques ont dédaigné de nous transmettre le souvenir. Ce qui nous paraît hors de doute, c'est que le plateau élevé de la haute forêt de Paimpont était consacré à Belenus (Belen), l'Apollon gaulois; la preuve de notre assertion se trouve dans le nom même de la

légendaire fontaine de Baranton, encore appelée, au XV<sup>e</sup> siècle, *Belenton* (*Belen-dun*, montagne de Belenus).

Quoi qu'il en soit, nous devons reconnaître que les faits historiques relatifs à la localité qui nous occupe sont nuls ou inconnus, — ce qui pour nous est la même chose, — jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle. A cette époque, déliée des faibles nœuds qui l'attachaient encore à Rome expirante, l'Armorique, alors en relations incessantes avec la grande île de Bretagne, sa mère-patrie, et en possession à peu près complète de son indépendance, vit les solitudes de ses plages et de ses bois se peupler de cénobites chrétiens, lesquels, après avoir épuisé leur vie dans une lutte souvent heureuse contre le polythéisme encore vivace, léguaient à leurs sépultures une renommée miraculeuse qui en faisait rapidement un centre de population. On est ébahi du nombre prodigieux de saints complètement locaux qui ont laissé leurs noms à une foule de villages bretons, surtout dans la partie centrale de la Bretagne : Malo ou Malon, Gonlay, Maugan, Péran, Jagu, Launeuc, Léry, Maxent, Armel (*Plou-Armel*, peuple d'Armel, d'où est venu *Ploermel*), etc. La plupart des anachorètes de cette époque, vécurent évidemment dans les retraites de la grande forêt druidique, terrassant le *dragon*, c'est-à-dire les restes du paganisme gallo-romain, partout où ils le rencontraient chez les populations avoisinantes. De là ces innombrables histoires de pieux ermites domptant un monstre effroyable et le donnant à conduire à un enfant, lequel n'est évidemment autre que le culte nouveau ou la personnification de Jésus.

Ces solitaires furent, croyons-nous, les promoteurs d'un progrès moralisateur et agricole, plutôt qu'intellectuel et littéraire. Mais, parallèlement à leur influence, il en existait une autre, celle de la vie militante et guerrière, qui absorbait en elle

presque toute l'active énergie de ces peuples et de ces époques barbares. Aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, la race celtique soutenait, dans les deux Bretagnes, une terrible lutte : dans la grande île, contre les Saxons envahisseurs ; dans la petite péninsule, contre les Francs des fils de Clovis. Un chef puissant et valeureux, Arthur (vers 520), paraît avoir réuni pour la dernière fois sous son empire, dans un commun effort, les Bretons insulaires et ceux du continent. Ses exploits, exagérés, défigurés par les fables, ont pris, comme ceux de Roland, des proportions légendaires ; mais son existence même ne peut guère être contestée, depuis les recherches dont elle a été l'objet de la part de l'érudition moderne. Le souvenir de ses victoires resta si grand dans l'esprit de ses concitoyens, que pendant des siècles les bardes et les conteurs bretons les célébrèrent et les grandirent encore à l'envi. De ces traditions orales, de ces mythes poétiques, jaillit, au moyen-âge, toute une épopée chevaleresque, connue sous le nom de *Cycle d'Arthur* ou de *la Table-Ronde*, et dont il est sans doute peu de nos lecteurs qui n'aient entendu parler. Cette épopée, empruntée en grande partie aux récits des Bretons insulaires, devint, au XII<sup>e</sup> siècle, le thème favori des trouvères et des romanciers du continent. Elle embrasse, dans une foule de poèmes distincts et de diverses provenances, les exploits d'Arthur et de sa cour, et elle entremêle de fictions merveilleuses le récit de ces prouesses.

Bien que la partie occidentale de l'île de Bretagne (pays de Galles), où Arthur paraît avoir eu sa résidence habituelle, ait été le théâtre des principaux faits dont nous entretenons les bardes d'abord, les romanciers ensuite ; cependant quelques-uns de ces récits ont rapport à la Bretagne continentale, et notamment à la forêt de *Brécilien*, nom primitif travesti plus tard en celui de *Brocéliande*. Suivant les légendes, l'enchanteur Merlin,

personnage dont l'existence est au moins problématique, aurait passé une bonne partie de sa vie dans les vastes bois de Brécilien, en compagnie de sa douce maîtresse, la fée Viviane; — fée gracieuse mais jalouse qui, lassée des nombreuses absences de Merlin, et soupçonnant celui-ci d'infidélité, finit par enfermer le grand enchanteur dans une tour magique qu'elle construisit en déroulant sept fois son écharpe autour de lui. Des gens à imagination prétendent que *le Val-sans-Retour*, à l'extrémité sud-ouest de la forêt de Paimpont, sert encore de prison à Merlin, toujours vivant, mais invisible et soumis pour l'éternité aux enchantements de Viviane. Quoi qu'il en soit, le même enchanteur, — toujours au dire des légendes, — voulut laisser dans la forêt de Brécilien un monument de sa puissance, et y construisit un *perron* ou escalier de marbre, placé près de la fontaine de Baranton. Si l'on arrosait de l'eau de cette fontaine, puisée dans un bassin d'or, ce *perron* assurément merveilleux, l'orage accourait et l'on voyait succéder au ciel le plus pur la plus furieuse averse. Enfin, à l'une des extrémités de la forêt, sur une éminence, à deux kilomètres de Saint-Malon, les gens du pays vous montrent le *tombeau de Merlin*. Ce monument, à supposer qu'on le prit au sérieux, serait à lui seul la négation de la version qui fait encore vivre l'enchanteur à l'autre bout de la forêt, dans le *Val-sans-Retour*.

Tels sont les contes de fées qui viennent embellir, pour les imaginations rêveuses, trois ou quatre des sites les plus romantiques de Brocéliande. Nous le répétons, Merlin, Viviane, la fontaine enchantée, etc., font partie des romans du Cycle d'Arthur et, si l'on veut connaître plus à fond ces traditions ou ces épopées, on pourra consulter les ouvrages indiqués, à la fin de ce volume, dans notre Index bibliographique.

Nous avons été obligés de débiter par la légende, car elle a



laissé, jusqu'au siècle dernier, des traces profondes dans le pays. Une ordonnance des comtes de Laval, seigneurs de la forêt au quinzième siècle, ordonnance intitulée *Usement et coustumes de la forêt de Brécilien*, porte ceci :

« Joignant à la fontaine de Belenton y a une grosse pierre » que l'on nomme le *perron de Belenton* : et toutes foiz que le » seigneur de Montfort vient à ladite fontaine, et de l'eau d'icelle » arrouse et mouille ledit perron, quelque chaleur temps (qu'il » fasse) il pleut au pays si abondamment que la terre et les » biens estant en icelle en sont arrousez, et moult leur prouf- » site. »

En 1835, il y a trente-trois ans (!!!), après une longue sécheresse, le clergé de la paroisse voisine de Concoret (*Kon-Korred, vallée des fées*) se rendit processionnellement à la fontaine, suivi de toute la population, bénit la source et en répandit quelques gouttes sur les pierres avoisinantes. De braves gens de Concoret, contemporains du fait, nous ont affirmé qu'avant la rentrée de la procession (il y a environ une lieue de Baranton à Concoret) la pluie s'était mise à tomber abondamment..... Pour nous, on nous permettra de trouver étrange que des prêtres catholiques se soient si bien accommodés d'une superstition païenne, et lui aient donné une véritable consécration. Nous n'avons pas ouï dire, il est vrai, que le fait se soit reproduit depuis 1835.

Un titre d'il y a deux cents ans parle d'un canton de la forêt nommé le *Breil-au-Seigneur* (nous en ignorons l'emplacement), « auquel breil, est-il dit, ne peuvent habiter nulles mouches ni » bêtes venimeuses... et quand en approchent tost (aussitôt) sont » mortes. » Ce merveilleux *breil* ne se trouve pas assurément dans les parties de la forêt que nous avons parcourues, pas plus, hélas ! qu'on ne retrouve à Baranton le perron de marbre,

le bassin d'or, et certain arbre magique dont les feuilles, coupées par la grêle, renaissaient aussitôt...

Revenons à l'histoire pour ne plus nous en écarter.

Gaël, aujourd'hui mince bourgade, paraît avoir, dès le VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle, constitué dans les solitudes de Brécilien un centre de population assez important. Il y avait là un château dont dépendit celui de Montfort, qui ne prit naissance que plus tard, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle.— Vers 650, un roi ou duc de Bretagne, Salomon, avait une villa au lieu appelé aujourd'hui *le Gué*, près de Plélan; on y distingue encore les vestiges d'une construction circulaire environnée de fossés. Judicaël, frère de Salomon, exclu par celui-ci du trône de Bretagne, fonda dans la forêt un monastère dépendant de celui de Saint-Méen de Gaël, monastère qui devint, au XIII<sup>e</sup> siècle, une abbaye sous le nom de *Saint-Salomon de Penpont*. Ce monastère fut le noyau de l'agglomération existante aujourd'hui. Une preuve que Brécilien s'étendait loin alors, c'est qu'elle était la forêt de chasse des princes bretons; un des successeurs de Salomon, Erispoé, avait aussi un palais à Talensac (près de Montfort), à l'entrée probablement de la grande forêt dont celle de Montfort n'est plus qu'un insinifiant lambeau.

Lorsque la domination carolingienne, s'établissant de plus en plus dans les Gaules, voulut définitivement soumettre la petite Armorique, les lieutenants de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire trouvèrent encore devant eux « ces retraites profondes qu'ombragent des bois inaccessibles, » où se réfugiaient les Bretons souvent vaincus, jamais soumis, guidés par des chefs opiniâtres et infatigables. Ermold-le-Noir, poète qui nous raconte l'expédition des Franks sous Louis-le-Débonnaire, trace un tableau saisissant des forêts des Bretons. Il nous paraît hors de doute que, même à cette époque, Brécilien n'avait guère perdu de sa sauvage et mystérieuse grandeur.

Néanmoins elle ne tarda pas à s'éclaircir et à se peupler. Aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, sous la double pression des incursions normandes et du système féodal dans son adolescence, toutes les populations de la France occidentale s'éloignèrent autant que possible des côtes, toujours exposées, et refluèrent dans l'intérieur du pays, où elles trouvaient abri et protection près des nombreux seigneurs qui se partageaient le territoire. La domination de ceux-ci était lourde, sans doute; les droits qu'ils s'arrogeaient étaient souvent exorbitants, tyranniques; mais de deux maux on choisissait le moindre, et, dans ce temps plus que jamais, l'homme isolé ne pouvait assurer son existence qu'au prix de la plus large part de sa liberté. La Bretagne centrale, pendant deux ou trois cents ans, se défricha et se déboisa peu à peu, au moyen du travail servile, il est vrai, le pire en fait d'agriculture; mais enfin, quels que fussent les moyens, le résultat restait acquis à l'avenir. Ce résultat fut le fractionnement définitif de la grande forêt en sept ou huit autres complètement distinctes, qui elles-mêmes perdirent progressivement de leur étendue. Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, quarante mille arpents de bois entouraient encore la petite ville de Loudéac. Aujourd'hui la forêt de Loudéac n'a pas la huitième partie de cette contenance. Celle de Brécilien ou Paimpont dut couvrir, jusqu'à une époque très-avancée, la plupart des vastes landes de Trécesson, de Beignon et d'Augan, comme l'atteste le nom de Coëtquidant (*bois brûlé*) qu'ont gardé ces dernières.

Il est présumable aussi que, vers la même époque (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles), la fréquence des guerres, les incendies, etc., firent disparaître la plus grande partie des bois qui reliaient encore entre eux les débris de Brécilien. Mais, nous le répétons, ce fut l'accroissement de la population, plus que toutes les autres causes réunies, qui, dans des temps plus rapprochés, ramena l'immense forêt à des proportions fort modestes.

Au XII<sup>e</sup> siècle se place l'épisode d'Eon ou Eudon de l'Etoile. Cet insensé, originaire de Concoret suivant les uns, de Loudéac suivant les autres, avait longtemps vécu en ermite dans la forêt de Brocéliande. Là, dans la solitude, le jeûne et les macérations, sa raison s'égara. Un jour qu'il assistait à la messe, en entendant ces mots : « *Per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos* » (on prononçait alors *per eon*), il se crut désigné pour juger les vivants et les morts; bien plus, il parvint à convaincre de nombreux disciples de la réalité de sa mission. Si sa folie avait été inoffensive, cette petite secte eût peut-être passé inaperçue. Malheureusement pour elle et pour son chef, elle manifesta son existence par des agressions violentes contre les monastères, les moines et la religion en général. Le cri du clergé devint tel, que Conan-le-Gros, duc de Bretagne, envoya des troupes contre les *éonistes*, qui furent battus. Eon lui-même fut pris et envoyé au concile de Reims (1148), présidé par le pape Eugène III en personne. Interrogé devant le concile, ses réponses, — au dire des écrivains du temps, qui partageaient, il ne faut pas l'oublier, la ferveur religieuse de l'époque, — ses réponses ne furent qu'un tissu d'inepties et d'impiétés. Il avait donné à plusieurs de ses principaux lieutenants des noms mystiques ou emblématiques, tels que *la Sagesse*, *le Jugement*, etc. Le concile le fit enfermer dans une étroite et sans doute très-rigoureuse prison, où il mourut bientôt. Plusieurs de ses compagnons, pris en même temps que lui et condamnés par le concile, périrent dans les flammes, et montrèrent jusqu'au bout une conviction et une énergie extraordinaires. Celui qu'on appelait *le Jugement* menaça ses juges jusque sur le bûcher, et comanda à la terre de les engloutir. La terre fut aussi sourde que le ciel. — C'est de cette époque que date le nom de *sorciers* appliqué aux habitants de Concoret, et sous lequel, de nos

jours, leurs voisins les appellent encore en plaisantant, sans pouvoir rendre compte de l'origine de ce sobriquet. C'est un souvenir du jugement du concile, qui qualifiait de sorciers les sectateurs d'Eon. On dit aussi dans le pays, — probablement par antiphrase, — les *saints* de Concoret. L'étymologie celtique du nom (*Val des Fées*) peut avoir été pour quelque chose dans ces qualifications diverses. — Un village du territoire de Concoret s'appelle encore *les Rues Eon*, et, près du château du Roz, on montre les vestiges d'un monastère où aurait vécu *le fils de Dieu*.

Aux époques postérieures, presque tout l'intérêt de l'histoire de ce coin de terre se concentre sur les débats du monastère de Paimpont contre son abbaye-mère, celle de Saint-Méen. Cette grave querelle se termina par l'indépendance des moines de Paimpont; vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, leur abbaye, nous l'avons dit plus haut, prit le titre de Saint-Salomon de Penpont. Le sire de Loudéac, dont dépendait Brécilien, concédait en même temps aux religieux le droit de chasse dans la forêt et celui d'y prendre du bois à volonté. Au XVII<sup>e</sup> siècle, d'Augustins les moines devinrent Génovéfains. En 1789, ils n'étaient plus que cinq, y compris l'abbé.

Quant à la forêt, elle fut successivement la propriété des seigneurs de Laval, — auxquels, on ne sait trop comment, Merlin paraît avoir légué le pouvoir d'amener la pluie (V. page 17) en répandant les eaux de Baranton sur son perron merveilleux, — puis des familles seigneuriales de Rieux, de Coligny, de la Trémouille; enfin, dans le siècle dernier, elle appartenait aux d'Andigné. Elle changea plusieurs fois de maîtres dans les soixante dernières années; elle est aujourd'hui, comme nous l'avons dit, la propriété d'une compagnie. En 1633, il s'y était établi des forges qui avaient pris rapidement de l'importance, et dont la

prospérité n'avait fait que s'accroître avec les perfectionnements récents et gigantesques apportés à la métallurgie. Nous avons dit plus haut que malheureusement, depuis peu d'années, cette importante usine avait été obligée de suspendre ses travaux. C'est surtout depuis sa création que, pour faciliter le transport des bois nécessaires aux forges, la forêt a été percée de voies commodes et praticables.

Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, de nombreux châteaux s'étaient élevés autour de la forêt de Paimpont ou dans son sein; parmi eux nous citerons Comper, Saint-Malo-de-Beignon, le Bois-de-la-Roche et Trécesson. (Pour l'histoire et la description de ces châteaux, voir la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> partie.)

Nous croyons avoir réuni, dans cette esquisse rapide, les faits les plus importants de l'histoire de la forêt dont nous écrivons la monographie. Sans doute on pourrait, par de longues et patientes recherches, retrouver des particularités curieuses dans de vieux parchemins oubliés; mais le public de nos jours prendrait-il à ce travail un grand intérêt? C'est plus que douteux. Notre époque, — et ici nous ne blâmons pas, nous constatons, — a moins de temps à elle que ses devancières pour faire brin à brin le dépouillement du passé. L'archéologie est une science toute de loisirs. A qui est-il permis d'avoir des loisirs aujourd'hui? Et puis la généralité du public voyageant ne tient aucunement à en savoir très-long. Nous renverrons donc à notre Index bibliographique ceux de nos lecteurs, — *raræ aves*, — qui voudront s'enfoncer dans l'âpre fourré des détails, et nous sommes convaincus que dans les ouvrages qui y sont mentionnés, ils trouveront tous les renseignements, trop étendus pour notre cadre, propres à satisfaire leur curiosité.

---

## PARTIE III.

---

### BROCÉLIANDE EN DEUX JOURNÉES.

Guide-Itinéraire.

---

#### AVERTISSEMENT.

Nous avons suivi, autant que possible, la forme et l'ordre usités dans les itinéraires de M. Ad. Joanne. Sur les routes ordinaires, nous donnons les distances en kilomètres; là où l'on ne peut guère juger du chemin qu'à l'estime, nous l'avons exprimé en heures ou en minutes, en partant de cette base généralement adoptée qu'un bon piéton fait, un peu plus un peu moins, ses 5 kilomètres à l'heure. On peut, il est vrai, voyager à cheval; mais ceci est une exception, et nous pensons que nos évaluations répondront aux besoins de la plupart des touristes.

La meilleure saison, pour ce petit voyage, est août et septembre, deux mois généralement beaux et secs dans notre pays si pluvieux d'ordinaire.— On fera bien d'être fortement chaussé, avec des demi-bottes ou de hautes guêtres, à cause des marches à travers landes, où les ajoncs acquièrent de hautes dimensions et sont très-piquants, et aussi à cause des reptiles qui peuvent s'y rencontrer.— Il sera bon également, en prévision des changements souvent brusques de la température, d'emporter avec soi un léger pardessus en laine.

---

## PREMIÈRE JOURNÉE.

### DE RENNES AUX FORGES DE PAIMPONT.

#### 1° PAR SAINT-MALON.

De Rennes à Montfort-sur-Meu. Chemin de fer (22 kil.), trois départs par jour (1<sup>re</sup> cl., 2 fr. 40; 2<sup>e</sup>, 1 fr. 90; 3<sup>e</sup>, 1 fr. 50).

De Montfort à Saint-Malon (à pied, à cheval ou en voiture), par Ifsencic et Saint-Gonlay, 13 kilom. (soit 2 heures 1/2 à pied) par de bonnes routes vicinales.

(Nous engageons les voyageurs, pour s'éviter une perte de temps et l'ennui de cette route, excellente mais fastidieuse, à louer, soit à Montfort, soit à Ifsencic (6 kilom.), une carriole, un véhicule quelconque qui les transportera avec économie de temps et de fatigue, sinon d'argent, jusqu'à Saint-Malon.)

Saint-Malon (36 kilom. de Rennes), commune de 921 hab., à 90 mètres d'altitude, — dépendant du canton de Saint-Méen (15 kilom.). Pays peu accidenté, mais fertile. — Eglise qui n'a de remarquable qu'un bénitier en granit et une jolie chaire moderne. — Deux auberges, ou plutôt deux cabarets, où l'on peut faire un déjeuner fort modeste.

A Saint-Malon, on fera bien de se procurer un guide, c'est-à-dire un petit bonhomme qui, pour 1 fr. (plus ou moins, il faut marchander), mènera au tombeau de Merlin et sur le chemin de Comper, assez difficiles, l'un et l'autre, à découvrir pour l'étranger sans ce secours, même avec nos indications.



On se dirige au sud, par un chemin vicinal conduisant à Plélan et Paimpont. La basse forêt de Paimpont ne tarde pas à apparaître. On suit ce chemin jusqu'au village de la *Ville-Moisan* (1 kilom. 1/2), où on le quittera pour prendre à droite un chemin creux qui descend dans le vallon du moulin de la *Marette*, puis remonte en sentier la pente raide d'une lande située vis-à-vis. Là, au sommet, se trouve, dans la bruyère, le fameux

**Tombeau de Merlin** (environ 20 minutes de marche de Saint-Malon). Une large pierre, plate et sonore, encadrée à droite et à gauche de deux touffes de houx ; devant soi, à quelques centaines de pas, la forêt ; derrière, le vallon sauvage que l'on vient de traverser et une belle vue sur Saint-Malon et la vallée du Meu ; tout à l'entour, la lande déserte et frissonnante ; voilà l'ensemble du site où la légende place la tombe du célèbre enchanteur. Voilà, du moins, ce qu'il était il y a peu d'années ; car, hélas ! nous ne savons qui l'a modifié récemment, d'une façon peu heureuse, dans son point essentiel. La large dalle a été soulevée et renversée, ce qui ôte à l'endroit une partie de son prestige mystérieux et poétique. Sous la pierre existait une cavité peu profonde, où l'on n'a rien trouvé. Pourquoi cette fouille, ou, pour mieux dire, cet acte de destruction niaise, probablement accompli dans un but cupide ? Nous ne saurions le dire. Nous professons assurément, tout le premier, un certain scepticisme à l'endroit de Merlin et surtout de son tombeau ; mais il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il y ait eu là une sépulture, celtique peut-être, dans tous les cas perdue dans la nuit des âges, et, à ce titre seul, méritant d'être conservée dans son intégrité, surtout dans un lieu d'où il n'y avait aucune nécessité de la faire disparaître. Quoi qu'il en soit, cet acte de vandalisme fait peu d'honneur au propriétaire du terrain, qui s'est imaginé sans doute qu'il trouverait là un trésor. Au surplus,

depuis quelques années, un vertige de destruction inintelligente et gratuite passe sur notre pays (\*). — Tout autour du tombeau, au sommet du mamelon, le sol résonne fortement lorsqu'on le frappe du pied ou d'une canne, comme s'il recouvrait une vaste caverne. S'il en était ainsi, le site ne différerait pas trop de celui, tout de fantaisie sans doute, que l'Arioste a dépeint (*Orland. furioso*, c. 2) :

---

(\*) Ces actes inqualifiables (en ce qu'ils n'ont pas même pour prétexte très-légitime le besoin de défricher les terres incultes où se trouvent les monuments que l'on renverse), ces actes, disons-nous, se répètent de plus en plus dans l'Ouest depuis quelques années, non-seulement dans les localités éloignées des villes, où l'ignorance et l'avidité peuvent avoir plus libre carrière, mais à une faible distance de centres importants, où l'autorité administrative et les hommes d'intelligence, s'ils étaient informés, aviseraient certainement aux moyens de remédier au mal ou de le prévenir. Il y a en France, nous a-t-on dit, une Société de conservation des monuments historiques. Où est-elle? Que fait-elle? Sans doute, comme le préteur romain, elle ne s'occupe pas de ces détails, ou elle traite les pierres dites druidiques de « monuments barbares. » Quand on a dit cela en France, tout est fini. Nous croyons, nous, que les monuments barbares surtout doivent être conservés, pour inspirer éternellement l'effroi d'un retour à la barbarie. Quoi qu'il en soit, la destruction des pierres druidiques marche vite en Bretagne. Récemment encore, sur la lande de Laillé, à 16 kilom. de Rennes, nous avons vu un magnifique menhir, connu sous le nom de *Roche-qui-chomme* (roche debout), abattu et gisant; — on l'avait sans doute renversé depuis peu, et il servira probablement à macadamiser le chemin vicinal de Laillé à Bruz; comme si, dans ce pays, on manquait de pierre. Qui ne sait que celles de Carnac ont diminué des deux tiers en quarante ans? A part les grands dolmens d'Essé, de Lo-mariaker et de Ploubarnel, les monuments celtiques, si l'on continue, auront disparu de tout l'Ouest avant 1900. Bien des gens peuvent ne pas les regretter. L'Italie, cependant, exhume Pompéi; la Grèce entoure d'un religieux respect la moindre de ses ruines immortelles; l'Angleterre protège Stone Henge; l'Allemagne, la Suède, la Russie, conservent avec orgueil les monuments grossiers de leurs ancêtres barbares; mais nous, songer à ces vieilleries! Ah bien oui!...

- « Car la moindre Benetton
- » Et le moindre ducaton
- » Feront bien mieux notre affaire. »

« Il se trouva (Pinabel) dans une sombre forêt, au milieu de laquelle se dressait une montagne dont la cime dénudée était couronnée d'un âpre rocher..... Il en fait l'ascension, et voit s'ouvrir à ses pieds une caverne profonde de trente brasses. »

Caverne dans laquelle le traître précipita Bradamante, qui y fit la connaissance de l'enchanteur Merlin.

Si l'on redescend de quelques pas dans le vallon, vers l'est, on vous montrera sur la pente, au fond d'un petit bassin de mousses, la **fontaine de Jouvence**. Quel dommage que ses effets ne répondent plus à son nom ! Ce serait aujourd'hui la source la plus courue du monde entier. Elle n'a gardé de ses antiques et regrettables propriétés que celle de ranimer un instant les forces du voyageur altéré.

Un sentier, descendant vers l'ouest du tombeau de Merlin, conduit à un chemin creux qui entre dans la forêt et se dirige vers Comper, en laissant successivement, à droite le chemin de *Coisbois*, à gauche celui de *Tellouet*.

Au bout de trois quarts d'heure de marche environ à travers la forêt, on débouche sur une lande (115 mètres d'altitude) vis-à-vis de l'étang et du château de **Comper**, dont nous allons rapidement esquisser l'histoire. Il paraît avoir succédé à un château plus ancien nommé *Cample*, qu'habitait, vers 870, le roi de Bretagne Salomon. Au moyen-âge, les sires de Montfort y résidèrent souvent ; en 1381, Jean de Montfort, duc de Bretagne, y ratifia le traité de Guérande, qui mettait fin à la longue guerre de la succession de Bretagne entre Blois et Montfort. Deux cents ans plus tard, en 1595, le duc de Mercœur, chef de la Ligue en Bretagne, s'empara de Comper, et obligea le maréchal d'Aumont, qui vint l'y assiéger, de se retirer à Rennes, où il mourut peu après d'une blessure reçue dans ce même siège. En 1598, Comper fut démantelé par ordre de Henri IV.

Ce château consiste aujourd'hui en un corps de logis dont la moitié a été récemment reconstruite dans le style du XV<sup>e</sup> siècle, avec des fenêtres à meneaux. L'ancienne enceinte quadrangulaire subsiste toujours; aux quatre coins se dressent de vieilles tours rondes, fendues du haut en bas, et recouvertes en grande partie d'un magnifique vêtement de lierre. Au pied sont les douves, jadis alimentées par les eaux de l'étang, aujourd'hui desséchées et pleines d'une luxuriante végétation. Le bâtiment d'habitation donne sur la chaussée de l'étang. Le château de Comper, qui se trouve dans la commune de Concoret et par conséquent dans le département du Morbihan, est aujourd'hui la propriété de la famille de Charette. — Quand on examine combien ce lieu est plat et dominé, à quelques centaines de mètres, par le terrain qui, des bords de l'étang, s'élève en pente douce, on est surpris qu'il ait résisté à un corps d'armée, il n'y a pas trois cents ans. Mais qu'on se le représente un instant avec sa première enceinte enfermant les douves, celles-ci pleines d'eau, les bois des environs abattus et le château bien garni des engins d'artillerie que pouvait posséder l'époque, on comprendra que la position ait présenté, pour une armée du temps aussi, des difficultés très-grandes. — L'intérieur de l'enceinte, qui sert de cour à la métairie, n'a rien de curieux que les tours, comme nous l'avons dit, et quelques restes de cheminées. Celles-ci constituent également ce qu'il y a de plus remarquable dans la partie ancienne du bâtiment d'habitation. Nous n'avons pu pénétrer dans le bâtiment neuf, qui d'ailleurs n'est pas achevé, mais qui sera, par une restauration heureuse, mis en accord avec son frère aîné.

Reprenant le chemin par lequel on est venu, on prendra sur la droite, à 1,700 mètres environ de Comper, une route qui, passant entre les deux étangs *Dom-Jean*, et sortant ensuite de

la forêt par les maisons de la *Crue-Longue* et du *Ruisseau*, mène à l'*Abbaye de Tellouet* (170 m. d'alt. ; 45 min. environ de Comper), où se trouvent les vestiges (peu intéressants) d'une abbaye, succursale jadis de celle de Paimpont. — De là, passant par *Trompe-Souris* et rentrant en forêt, on suivra pendant 25 minutes à peu près un mauvais chemin qui aboutit à la *ligne* de la *Croix-Jallu* au *Pas-du-Houx* (chemin vicinal de Saint-Malon à Paimpont) et l'on prendra cette ligne, qui se dirige au sud-ouest. Après 15 minutes de marche, on atteint

**L'étang du Pas-du-Houx** (160 mètr. d'altit.), l'un des plus beaux de la forêt, car il a une superficie de près de 60 hectares et 2 kilom. de long, sur des largeurs variables.—15 minutes plus loin, se trouve le *Pas-du-Houx* (maison de garde et moulin). A ce point sort de l'étang un ruisseau qui va joindre les étangs des Forges par *Trudo* et la *Chèvre* (jolie vallée).

● A deux cents mètres au-delà, laissant à droite la grande ligne qui mène à Paimpont (ou à Tréhorentec par Métairie-Neuve), on prendra celle qui se dirige au sud et qui rejoint (4 kilom. 1/2 du Pas-du-Houx) le chemin de Paimpont aux Forges, à 200 mètres de celles-ci.

Distance depuis Saint-Malon, approximativement 21 kilom. On aura ainsi, en une seule journée, parcouru la basse forêt dans sa plus grande étendue.

## 2° PAR PLÉLAN-LE-GRAND.

1. De Rennes à Plélan par Mordelles, grande route de Rennes à Vannes, 35 kilom. De Plélan aux Forges, même route, 3 kilom.

Voiture allant à Plélan tous les jours et *vice versa*, en 3 heures (2 fr. à 2 fr. 50 c.).

Pour Plélan, voir partie IV.

Route sans aucun intérêt pittoresque.

**B. De Rennes à Montfort-sur-Meu (voy. ci-dessus, page 25).**

A Montfort, correspondance pour Ploërmel, prenant des voyageurs pour les Forges et les y déposant. Route excellente, traversant un coin de la basse forêt près de Saint-Péran, mais aussi peu intéressante que la précédente. Distance, 23 kilom. — Trajet en 2 heures. — Prix, 2 fr.

Le grand désavantage qu'il y a pour le visiteur à se rendre d'abord aux Forges par l'une ou l'autre des routes indiquées ci-dessus (*A* et *B*) consiste surtout en ce qu'il part des Forges mêmes. En effet, s'il a du temps devant lui, il pourra bien faire en sens inverse, jusqu'à Comper, une partie de la route décrite sous le n° 1; mais, une fois à Comper, il lui faudra, ou renoncer au tombeau de Merlin qui l'éloignerait singulièrement; ou, s'il ne veut pas refaire ses 14 kil. par la même route, il devra rejoindre, à 1 kil. 1/2 de Comper et à 9 kil. des Forges, la route de Paimpont à Gaël qu'il sera obligé de parcourir le lendemain matin en sens inverse. Sans compter que même en prenant ce dernier parti, il fera 25 kil. au lieu de 21 et n'aura pas vu le tombeau de Merlin.

---

## DEUXIÈME JOURNÉE.



TOUR DE LA HAUTE-FORÊT, en partant des  
Forges et passant par Paimpont, Con-  
coret, Baranton, Métairie-Neuve,  
Tréhorentauc, le Val-sans-  
Retour, Beauvais et le Canée.

---

32 kilom. environ. — 6 à 7 h. de marche, non compris les temps d'arrêt.

---

Les Forges de Paimpont (*Cantine* ou auberge excellente et très-propre) sont situées près de la route impériale de Paris à Lorient, par 80 m. d'alt., sur le bord d'un étang qui reçoit plusieurs cours d'eau et d'où sort la petite rivière d'Aff. Cet étang sinueux, en partie entouré de belles futaies, forme un des plus frais paysages que l'on puisse rêver. Les Forges elles-mêmes se composent d'un vaste ensemble de bâtiments aujourd'hui veufs de leurs machines, héants et déserts, mais encore tout entiers et paraissant abandonnés d'hier. Le seul établissement encore en activité est la *petite Forge* (700 mètr. au sud), sur la rivière d'Aff; il a pour spécialité les travaux de charronnage.

A 500 mètres au sud de la petite Forge, la route de Paris à Lorient, franchissant l'Aff au *Pont-du-Secret*, pénètre dans le Morbihan. (Voy. Appendice, art. *Beignon*.)

Tous les environs des Forges seront fructueusement visités par l'artiste. Nous lui recommanderons principalement : — les bords de l'étang du Perray (500 mètres à l'est, en se rapprochant de Plélan); — le vallon du ruisseau de la Touche-Guérin ou de Lorgerie (à l'ouest de la petite Forge, en passant par la maison dite *le Brûly*); — le site du *Thélin*, à 4 kilom. au sud-est, où fut établi un camp de manœuvres en 1843.

---

En partant des Forges et prenant la direction nord-ouest, un bon chemin de 4 kilom. de long, presque tout entier en forêt, conduit à

**Paimpont**, chef-lieu de la commune, sur le bord d'un bel étang qui est la source de l'Aff. — Auberge dite de la *Grande-Maison* (fort inférieure à la *cantine* des Forges). — Les rives de l'étang, dominées à l'ouest par les pentes boisées de la haute forêt, présentent mille aspects pleins de fraîcheur. — L'église paroissiale, jadis celle de l'abbaye, a subi à l'intérieur, depuis peu de temps, d'heureuses restaurations. Les stalles du chœur méritent d'être remarquées. Au-dessus du maître-autel est placé un crucifix d'ivoire dont le travail délicat dénote les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle. L'extérieur de l'église est lourd et disgracieux. Les bâtiments de l'ancienne abbaye, encore en leur entier, servent de presbytère et de maison d'école. — Aucune industrie.

En sortant de Paimpont au nord, par la route de Gaël, on laisse successivement à droite celle de Plélan (6 kilom.), celle du Pas-du-Houx (3 kil.), puis, à gauche, celle de Métairie-Neuve (6 kilom. 1/2). La route traverse de vastes semis de pins, qui croissent promptement sur la lande qu'ils ombragent aujourd'hui.



Après être sorti de ces semis (2 kil. de Paimpont), on retrouve à gauche le plateau élevé de la haute forêt, et on rencontre les villages de *Vinouse*, *Gaillarde* et le *Pertuis-du-Faux* (4 kil. 1/2 de Paimpont). Au-delà de ce dernier village, laissant à l'est, sur une lande, le chemin de Comper et au nord celui de Gaël, on prend, à l'ouest, une route qui mène en 15 minutes à

**Concoret** (7 kilom. de Paimpont, 11 des Forges), commune de 1,085 hab., à 80 mètres d'alt., dépendant du Morbihan et du canton de Mauron (6 kilom. 1/2).—L'église possède d'assez beaux vitraux et plusieurs écussons sculptés. — Concoret, dont nous avons donné l'étymologie et l'histoire (partie II) est situé dans une longue vallée d'où sort la principale branche du Duc, affluent de l'Oust, qui passe à Mauron et près de Ploërmel.

*N. B.*—Si de Concoret on désire, comme nous le conseillons, aller voir la fontaine de Baranton, on fera bien de prendre un guide à Concoret même, rien n'étant plus facile que de s'égarer dans les chemins du pays. (Louis Barbier, menuisier à Concoret, conduit à Baranton et Métairie-Neuve pour 3 fr.)

Laissant à droite la route de Mauron, on passe par les villages de *la Rue-Eon* (15 minutes) et du *Roz* (20 minutes; joli château moderne); près de là sont les ruines d'un monastère. Puis une montée courte et rapide conduit au village de *Sous-la-Haie*, où l'on débouche sur la lande de *Lambrun*; celle-ci s'élève en pente douce jusqu'à la lisière nord de la haute forêt, que l'on aperçoit couronnant le plateau. On se dirige droit au sud-ouest, et, laissant à droite deux mamelons schisteux (133 et 140 mètres d'alt.), on atteint à travers landes, sur le bord même de la forêt et à une heure environ de Concoret, la fameuse

**Fontaine de Baranton.** — Modeste source dormant au fond d'un lit de mousses odorantes, et environnée de gros blocs gisant dans la bruyère; l'imagination se plaît à y retrouver les

débris du perron de Merlin. Mais le bassin d'or? mais l'arbre magique dont les feuilles, arrachées par la tourmente, renaissaient plus vertes et plus belles? Toutes ces jolies choses ont fui avec les dieux... La source merveilleuse n'a plus d'autre magie que son silence, sa solitude, sa fraîcheur et le vaste horizon sur lequel l'œil du voyageur aime à errer.

Le bassin même de la source, qui n'a pas plus d'un mètre de large, est tapissé d'herbes aquatiques; un petit filet d'eau très-claire et très-froide en sort, tombe en gazouillant dans un pli de terrain et va se jeter dans le Duc au-dessous de Mauron.

Il est difficile, nous le répétons, de trouver la fontaine de Baranton sans guide. Nous en avons toutefois, avec un soin scrupuleux, donné la position exacte sur notre carte. De Baranton à Métairie-Neuve, le chemin n'est pas aisé non plus à trouver pour qui n'a pas une parfaite connaissance des localités.

On côtoie la forêt à gauche, en passant par le village de *Folle-Pensée*, puis tantôt par landes, tantôt par bois, laissant à droite le village de *Pertuis-Nanti*, on arrive à

*Métairie-Neuve* (45 min. environ de Baranton), maison de garde-forestier. — Le garde de Métairie-Neuve connaît la situation exacte des vestiges d'un vieux château situé dans la forêt et dit *château de Pontus*, dont il ne reste que quelques pierres et des fossés; il peut y conduire. Nous ne savons rien de précis quant à l'histoire de ce château. Pontus, suivant les romanciers, était un des douze pairs d'Arthur. — De Métairie-Neuve, comme de la lande de Baranton, vue magnifique à l'ouest et au nord-ouest sur la vallée du Duc, Ploërmel, Néant, Mauron et tout le pays jusqu'aux landes du Mené, en arrière de Merdrignac (25 kil. à vol d'oiseau). Au surplus, de Baranton à Tréhorentec on jouit à peu près partout du même panorama.

Continuant à se diriger au sud-ouest, on ne tarde pas à sortir

de la forêt et à descendre, en laissant sur un tertre, à droite, le moulin à vent du *Marais* (162 mètr. d'alt.) jusqu'à

**Tréhorenteuc** (25 min. de Métairie-Neuve), commune de 219 hab., du canton de Mauron et du département du Morbihan. L'église, pauvre et petite, renferme la statue de sainte Onenna, une sainte locale assurément, et dont nous ne croyons pas que les hagiographes se soient beaucoup occupés. Quoi qu'il en soit, cette sainte, fille d'Hoel, roi de Bretagne, est la patronne de Tréhorenteuc. A 500 mètres au nord du bourg, on montre les ruines du château (?) qu'elle habita; et, cent pas plus loin, une fontaine, placée sous sa protection, a longtemps attiré les pèlerins, qui invoquaient spécialement sainte Onenna contre l'hydro-pisie. La statue qui est dans l'église représente la sainte mourant de cette maladie; il semble qu'elle aurait dû commencer par s'en guérir elle-même. — A l'ouest du bourg, vers Néant, des ruisseaux qui se réunissent forment de jolies cascadelles.

[Tréhorenteuc est assis au pied d'une chaîne de landes arides qui le dominant à l'est. Si on gravit ces landes, on voit, une fois au sommet (174 mètres d'alt.), s'ouvrir à ses pieds le

**Val-sans-Retour.** Ce nom à la fois romantique et inquiétant a été, selon les uns, donné à ce vallon tortueux et encaissé parce qu'à raison de ses détours, une fois qu'on y est entré, il est difficile d'en sortir; cette explication prosaïque est, sans contredit, la plus naturelle; selon les autres, parce que Merlin, toujours soumis aux enchantements de Viviane, n'a encore pu parvenir à s'évader de cette prison, gracieuse du reste; selon d'autres, enfin, le nom de Val-sans-Retour viendrait de ce que jadis tout amant volage qui s'y aventurait était sûr de ne plus pouvoir retrouver son chemin. De ces trois explications le lecteur est libre de choisir celle qui lui conviendra, où même de ne pas choisir du tout. Cela n'empêchera pas le Val-sans-Retour,

dépouillé de son merveilleux, d'être un charmant vallon de 2 à 3 kil. de longueur, sur 50 ou 60 mètres de large au plus dans certains endroits, rempli d'une végétation luxuriante, et surplombé par des rochers aux formes tourmentées et fantastiques. Un sentier sous bois le remonte, au fond, dans toute sa longueur, côte à côte d'un petit ruisseau qui sort de prairies fraîches et silencieuses. Le moulin de la Vallée, à l'extrémité ouest, est juste la limite des deux départements. ]

Quand on est arrivé, à l'est, à la naissance du Val-sans-Retour, on gravit une pente peu rapide qui mène aux villages de la Guette (30 min. environ de Tréhorenteuc), puis de Beauvais (10 min.); au-dessus de celui-ci, on fera bien d'escalader la hauteur qui le domine et qui porte le nom de *Butte-du-Chêne-à-Dom-Guillaume* (240 mèt. d'alt.). De ce point, on voit, au nord, Mauron, Illifaut, Ménéac, le Mené des environs de Saint-Launeuc; à l'ouest, toute la vallée du Duc; au sud-ouest et au sud, Ploërmel, Campénéac, Augan, Beignon, et, à l'extrême horizon, le grand plateau des landes de Lanvaux, au-delà de l'Oust. La haute forêt borne la vue à l'est.

On a dit à tort que de la hauteur de Beauvais on apercevait l'Océan, et de celle de Baranton la Manche. D'aucun point de la Bretagne, — sauf peut-être dans le Finistère, — on ne voit les deux mers à la fois.

On pourra redescendre de la *Butte-à-Dom-Guillaume* par le *Gobu*, où, franchissant un joli vallon qui descend de la haute forêt, on rejoindra, à *Huche-Loup* (15 min. du sommet de la butte), le chemin vicinal de Campénéac à Paimpont, qui en cet endroit entre dans la forêt.

Après avoir suivi ce chemin dans la direction de l'est, c'est-à-dire vers Paimpont, on prendra, à droite (20 min. environ de *Huche-Loup*), la ligne qui mène au Canée. On ne tarde pas à

déboucher sur le tertre de Saint-Barthélemy (236 mètr. d'alt.), d'où l'on a au sud, une belle vue sur le vallon de Lorgerie et les landes de Beignon; — à l'est, sur la basse forêt et tout le pays jusqu'à Rennes, distant de 40 kilomètres à vol d'oiseau, et qu'on distingue très-bien par un temps clair.

Du Tertre on descend rapidement sur le Canée (2 kilomètres des Forges, autant de Paimpont), village de près de 300 habit., dont la population presque entière s'employait naguère au blanchiment des toiles par l'ancien procédé d'exposition sur le pré. Malheureusement cette population, restée en arrière de l'industrie moderne, n'a pu lutter contre le blanchiment par les chlorures, et maintenant la plupart des habitants sont cloutiers, sabotiers ou agriculteurs.

Du Canée aux Forges, 20 minutes environ.

(Voir la partie IV pour toutes les localités non comprises dans l'itinéraire de ces deux journées.)

## PARTIE IV.



### APPENDICE, ou INDEX ALPHABÉTIQUE

#### DES PRINCIPALES LOCALITÉS AVOISINANT LA FORÊT DE PAIMPONT

NON COMPRISES DANS L'ITINÉRAIRE.

(M. signifie MORBIHAN; — I. V., ILLE-ET-VILAINE.)

---

**Augan** [M.], commune de 1,933 habit., à environ 8 kil. au sud de la haute forêt, à 12 de Ploërmel, à 13 de Guer. Ce territoire est en partie occupé par les grandes landes de Coëtquidant (*bois brûlé*), qui ne couvrent pas moins de 1,700 hectares. Dans le voisinage, plusieurs manoirs à visiter : le Bois-du-Lou, la Grée-Gallac, etc. Vallon pittoresque de *Saint-Couturier*, très-près et à l'est du bourg. — Belle vue du haut des buttes de Bernéant.

**Beignon** [M.], commune de 1,432 habit., sur la route de Paris à Lorient, à 2 kilom. au-delà du *Pont-du-Secret*. Eglise ancienne; on y remarque deux vitraux de 1546 représentant, l'un la généalogie des patriarches, l'autre la vie de saint Pierre. A 2 kilom. et à l'est, se trouve

**Saint-Malo-de-Beignon** [M.], sur la route de Plélan à Guer, commune de 146 habitants, ancienne maison de plaisance des évêques de Saint-Malo, qui prenaient le titre de seigneurs et barons de Beignon. Le château moderne date du XVIII<sup>e</sup> siècle.

On voit encore dans l'église de Saint-Malo-de-Beignon quatre tombes d'évêques, dont les noms sont inconnus. — Chapelle très-ancienne.

**Bois-de-la-Roche (le) [M.]**, ancien château situé dans la vallée du Duc, à l'ouest de la forêt de Paimpont et de la route de Mauron à Ploërmel, sur le territoire de Néant et à 4 kilom. de ce bourg. Des documents historiques font mention, dès 1340, de cette forteresse, qui appartient, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, à la maison de Montauban, et, depuis, à celle de Volvire. En 1793, une compagnie de royalistes y ayant attaqué une colonne républicaine, celle-ci mit le feu au château, qui fut détruit en partie. Il ne subsiste des constructions anciennes, qu'une grosse tour à l'un des angles du corps de bâtiment moderne. De la haute forêt on distingue parfaitement le Bois-de-la-Roche; ce site est remarquablement pittoresque.

**Gaël [I. V.]**, commune de 2,434 habit., près du Meu, à 20 kilom. ouest de Montfort et 14 nord de Paimpont, insignifiant village aujourd'hui (voy. Précis historique, page 14). Gaël avait, au moyen-âge, un château-fort qui soutint plusieurs sièges, et que Duguesclin prit d'assaut en 1373. De ce château, il ne subsiste que des ruines informes et des vestiges de fossés. — Près de l'église, on voit une fontaine dont les eaux naguère encore passaient pour guérir de l'hydrophobie.

**Mauron [M.]**, chef-lieu de canton, commune de 4,259 habit., à 20 kilom. nord de Ploërmel, 7 sud de Gaël, 13 nord-ouest de Paimpont. L'église possède quelques beaux vitraux, la plupart déplacés, et des vantaux de porte du XVI<sup>e</sup> siècle. — Jolis châteaux modernes du Boyer, du Ferron, etc. Château plus ancien du *Plessix-Mauron*.

**Maxent [I. V.]**, commune de 2,030 habit., à 6 kil. est de Plélan-

le-Grand. L'église possède une abside romane qui paraît avoir renfermé les restes de Salomon, roi de Bretagne, mort en 874, et de sa femme Gwenvret (la *Genièvre* des romanciers?). Toujours est-il que Maxent s'est bâti sur l'emplacement d'un monastère fondé par ce roi, qui affectionnait particulièrement ce pays. — Vastes landes au sud.

Néant [M.], commune de 1,696 habit., à 10 kilom. nord de Ploërmel, 9 sud de Mauron, 3 ouest de Tréhorentec. L'église est flanquée d'une grosse tour carrée datant du siècle dernier. Dans le transept nord, deux pierres tombales anciennes. Dans la sacristie, portrait d'une demoiselle de Volvire du Bois-de-la-Roche, morte carmélite en 1694, et qui fut déterminée à embrasser la vie religieuse par suite d'un accident de chasse, où son cheval faillit l'emporter dans un précipice. La sépulture de mademoiselle de Volvire existe dans l'église de Néant, et a longtemps passé pour opérer des miracles.

Péran (Saint-) [I. V.], commune de 370 habit., à 7 kil. nord-est de Plélan; rien de remarquable, sinon que le territoire de cette commune contient une partie de la basse forêt de Painpont.

Plélan-le-Grand [I. V.], chef-lieu de canton, commune de 4,138 habit., à 6 kilom. sud-est de Painpont, 35 sud-ouest de Rennes. — La seule curiosité du pays, c'est la croix de pierre érigée sur le bord d'un chemin de traverse conduisant à la lande de *Thélin* (voy. partie III, page 33). Cette croix porte une inscription à demi-effacée attestant l'existence des *Thélandays*, petite république constituée jadis dans ce pays, et sur l'origine de laquelle on n'a rien de précis; toujours est-il que ces *Thélandays* possédaient indivisément leur territoire (le *Thélin*), dont ils se partageaient les fruits; qu'ils élisaient chaque



année deux préfets, à la fontaine de Bodine; qu'ils avaient un cimetière à eux, une chapelle à eux, etc. Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, cette petite communauté se divisa, et ce n'est plus maintenant qu'un souvenir. On croit qu'un seigneur de Mortemart, fait prisonnier et racheté par ses vassaux (vers 1520), leur avait, à son retour, par reconnaissance, donné le Thélin en fief; mais cette origine est contestée.

A 1 kilom. à l'ouest de Plélan, en suivant le chemin qui mène à Paimpont, on peut voir, près du village du *Gué* et à 100 mètres à droite de la route, les vestiges de la résidence du roi Salomon (voy. partie II, page 19); c'est un fossé, ou douve circulaire arrosée par un ruisseau, et aujourd'hui en prairie, enfermant une pièce de terre parfaitement ronde de 80 à 100 mètres de diamètre, qui était la *motte* ou emplacement du château. Les restes de fondations paraissent encore sur plusieurs points de cette enceinte. Ce château portait, comme la forêt, le nom de Brécilien, ou encore celui de Trécouet (*au-delà du bois*).

Trécesson [M.], ancien château dépendant de la commune de Campénéac; aujourd'hui ferme-école, au sud-ouest de la haute forêt de Paimpont. Cet antique édifice, assis au pied d'une chaîne de landes arides, reflète dans un étang limpide ses tourelles élancées. En 1260, il existait un seigneur de Trécesson-Campénéac, dont la famille, alliée à celle des Carné, est restée en possession du château jusqu'à la Révolution; cette famille existe encore. Le château, un des plus élégants, et, extérieurement, des mieux conservés que l'on puisse voir dans le pays, ne nous paraît pas antérieur au XV<sup>e</sup> siècle. A l'intérieur on montre encore une belle salle, dite du Châtelain. — Vers le commencement du siècle dernier, le parc de Trécesson fut le théâtre d'un drame horrible et mystérieux. Une nuit, M. de Trécesson se tenait dans ce parc, à l'affût des braconniers; tout à coup un

bruit et des lumières lointaines le surprirent. Il monta sur un arbre et s'y tint caché. Bientôt il vit s'avancer une litière d'où deux hommes masqués arrachèrent une jeune femme éplorée et en costume de mariée. Après avoir adressé à cette jeune femme les plus sanglants reproches, les deux hommes l'enfermèrent dans un cercueil qui fut descendu dans une fosse promptement creusée par leurs gens; puis la terre retomba sur l'infortunée et le sinistre cortège s'éloigna. M. de Trécesson, glacé d'horreur mais dans l'impossibilité d'agir, tous ces hommes étant bien armés, se hâta d'aller au château chercher du secours. On retira de sa tombe la victime encore vivante, mais elle ne put que rouvrir un instant les yeux et expira presque aussitôt, sans avoir pu donner aucun renseignement. Les plus consciencieuses investigations de la police d'alors restèrent sans résultat. Jusqu'en 1789, la couronne de mariée et le bouquet nuptial de la dame enterrée vivante purent être vus déposés sur l'autel de la chapelle du château de Trécesson.



## PARTIE V.

---

### INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

---

*Bardes Bretons (Les)*, par M. H. de la Villemarqué. 3 vol. in-8°.

*Brocéliande*, par Baron du Taya. Ouvrage consciencieux et intéressant, datant d'une trentaine d'années. Bibliothèque publique de Rennes.

*Bulletin et Mémoires* de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine. Rennes, à la Bibliothèque.

*Cartulaire de l'abbaye de Redon*, traduit par Aurélien de Courson; in-4°. Paris, Imprimerie impériale.

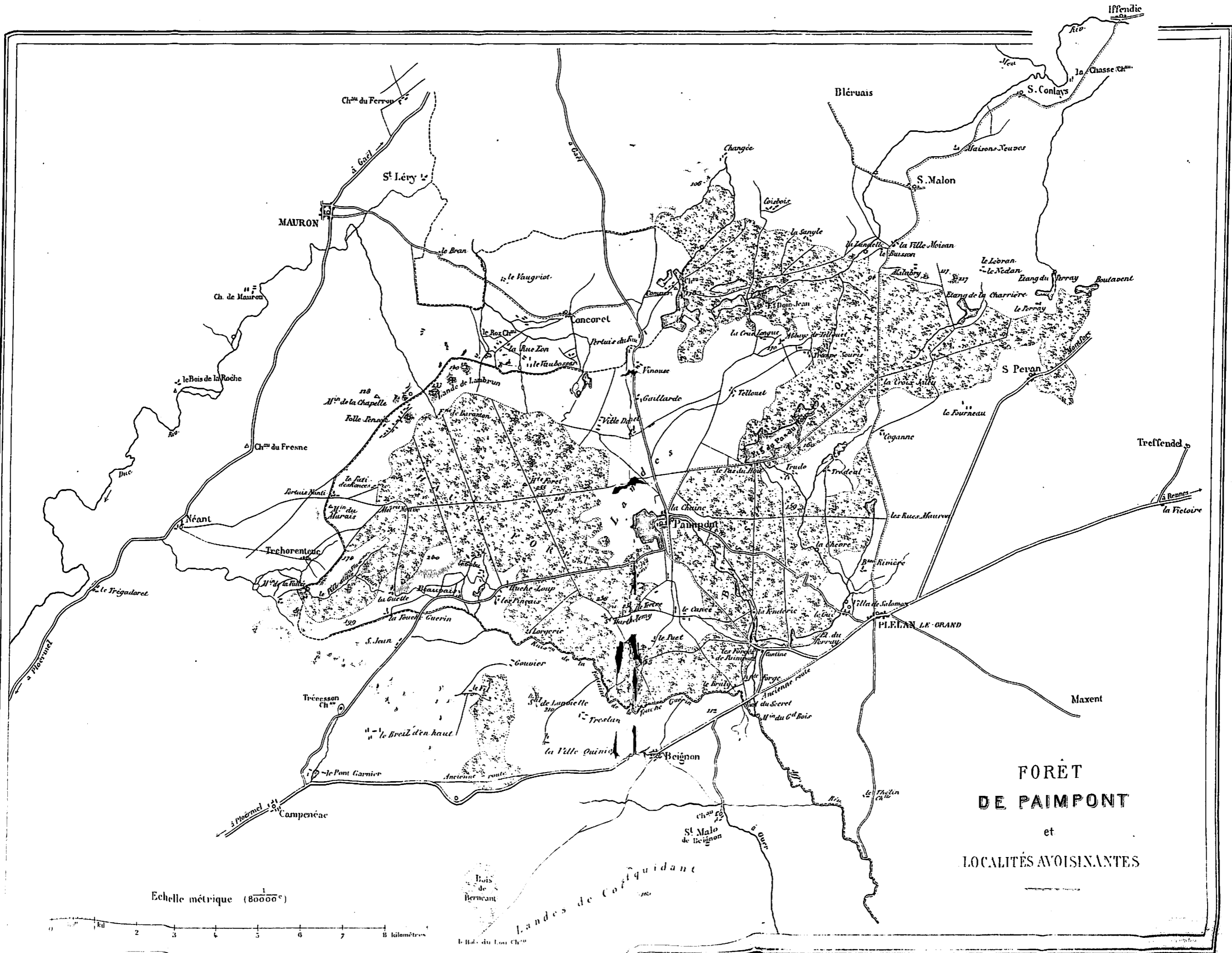
*Dictionnaire de Bretagne*, par Ogée, revu par A. Marteville. 2 vol. in-8°. Rennes, 1843.

*Histoire des villes de France (art. Bretagne)*. 6 vol. in-8°. Furne, Paris, 1845.

*Histoire de Montfort-sur-Meu et de ses environs*. In-8°.

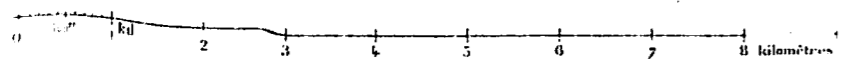
*Morbihan (Le)*, par Cayot-Délandre. In-8°. Vannes, Cauderan; Paris, Derache, Dumoulin, 1847.

*Romans de la Table-Ronde (Les)*, par de la Villemarqué. In-12.



FORÊT  
DE PAIMPONT  
et  
LOCALITÉS AVOISINANTES

Echelle métrique (1/800000)



D'après la Carte de France de l'Etat Major